



A Hélène

*A L.-F. Céline,
à Ivan le Terrible
et aux maladies vénériennes*

PREFACE

Le Nihilisme est l'anéantissement inconditionnel des valeurs éternelles, esthétiques et morales, la double négation de l'objectivité dans l'Histoire universelle voulue par l'esprit génial; c'est de lui pourtant que nous vient une foi absolue en la création.

Ce livre est de par sa structure un exemple de littérature pyramidale, ou, si l'on se réfère au vocabulaire philosophique, un classique du transréel.

Le pyramidisme scriptural, tant philosophique que littéraire, représente la cruauté métaphysique où les ténèbres dissimulent leur but subversif sous une apparente clarté par delà le sens commun du mot. Dans cette pyramide d'écriture, il n'y a pas de logique à priori, tout se justifie immédiatement par soi-même, ou se détruit, puisque l'extension spatiale n'a point d'échelle.

En dialectique, ce système se traduirait par un bouleversement de la sclérose dialectique hégélienne:

Dans un processus dialectique, on va de la thèse - constituant une succession de pensées entre A et B progressant en un mouvement linéaire, vers l'antithèse, représentant la démarche verticale, pour accéder au point C du triangle isocèle. La synthèse, conduisant de A et de B à C et qui répond, en général, au besoin de sécurité de l'homme dans le domaine de la pensée.

La thèse en tant que telle est stable, immuable: elle ne peut provoquer l'antithèse qu'au stade suprême de son achèvement. L'antithèse est supérieure à la synthèse, parce qu'elle incarne la thèse dans sa totalité et que pour y parvenir il faut penser contre. La synthèse n'est que la connection de

deux pensées mortes que l'on achemine vers un compromis.

Toute synthèse est compromis !

L'homme ne supporte ni la réalité cruelle d'une thèse, ni l'apparente violence de l'antithèse, c'est pourquoi il institutionnalise sa lâcheté en une double synthèse comme le compromis, conçu comme un progrès du devenir.

Pour arriver au début du mot, il faut penser tant de phrases jusqu'au bout. De la phrase, j'oublie la construction, et ne garde que l'idée; ces idées, conceptualisées plus tard, aboutissent au prisme créateur.

Cette écriture ne s'inscrit dans un aucun système quelconque, car étant un univers en soi, elle est le produit d'une mentalité philosophique subjectivée à l'extrême, le symptôme qui devient inconcevable au moment où il s'exprime, où il s'épanche auprès de l'inconnu Autrui.

Mes lecteurs préférés:

Les hors-la-loi qui se confessent aux anges, les révolutionnaires jusqu'à l'âge de trois ans et à partir de quatre vingt neuf ans, les réactionnaires handicapés, les vieux combattants n'ayant pas reçu la Croix de Guerre avant leur mort et tous ceux qui agissent sous la contrainte de l'interconscience.

Né au sous-sol d'un salon de beauté, dans l'enfer d'une bibliothèque où un collectionneur maniaque d'«éditions originales» avait succombé à l'absence de lumière, mon esprit est un café noir de la poésie, mon corps, un cercueil d'où périt l'absence d'âme trop grande pour notre siècle.

L'auteur se paie le privilège d'écrire pour lui-même, sans envoyer un message au monde, et tracasse les illettrés avec sa vision, en excluant les millions de trop-lettrés qui avalent

les phrases sans comprendre les mots, pareils aux rats affamés qui s'attaquent au cadavre sans toujours y prendre plaisir. La solitude et moi, nous communiquons à un niveau supérieur du silence là où toute chose se métamorphose en une matière puissante de l'inter-réel.

Toute ma vie je me suis efforcé d'éviter les esprits en liberté; chaque soir, je franchis les murs des asiles d'aliénés pour participer à l'exécution de la symphonie esthétique de la démence.

A vrai dire, je m'aime à un tel point dans l'écriture que j'arrive à assister au spectacle de moi-même et à me dédoubler quand je parle pour être l'auditeur des différentes formes d'expression qui vivent en moi.

Avis aux lecteurs: L'achat de ce livre est conseillé mais sa lecture ne l'est point.

RKS

I^{ère} PARTIE: LE TEMPOREL INTERURBAIN

«Personne, jusque et y compris les plus grands voyants, ne pourra jamais s'imaginer l'immensité et la profondeur du mépris que m'inspire le monde»,

telles furent les dernières paroles que prononça le Vicomte de Malmagor avant de se retirer dans son château au bord de l'Atlantique. Le Vicomte était un homme d'une soixantaine d'années au visage rongé par le mépris et la nausée que lui imprimait son époque de charlatans mégalomanes.

Né impérieux, n'ayant eu ni le respect pour le sacré ni pour la beauté pure et innocente, le Vicomte, usé par la débauche n'était plus que l'ombre du vice absolu, la métaphysique du laid marchant sur des échasses. Il était le créateur et le destructeur de sa propre religion, un disciple de la volupté et le prêtre même de la lubricité. Une orbite enflammée reflétait les blasphèmes déments qui métamorphosaient son regard en un délire visuel. Il était mégalomane, décadent, schizophrène, pervers, impertinent, asocial, narcissique et cynophile; il avait par surcroît une relation irrésolue avec son Moi.

- «L'inquiétude est une maladie, pire encore que les maux de tête». Le Vicomte survola ainsi son passé en pensant: «C'est le moment qui reconnaît le futur en tant que tel, l'avenir dénonce le passé comme une époque révolue et le passé devient par la suite l'optique vulgaire du déjà vu. Les uns parlent de ce qu'ils voudraient faire, si..., les autres s'extasient sur ce qu'ils ont déjà fait, mais personne ne mentionne ce qu'il est en train de faire !

La période active dans la vie est comme un projecteur de films en panne; on ne voit que la moitié des images, le reste disparaît dans les désirs de l'obscurité. La fixation immédiate ne donne aucune chance à la lumière d'éclaircir la

salle de projection.

- Qui verrais-je bien avant de m'en aller? Personne ou tout le monde? Jessica peut-être».

Le Vicomte traversa la salle de séjour, pénétra dans sa bibliothèque et se dirigea vers son bureau où il avait des réserves de cognac et de vieux Porto. Il s'y installa avec un verre bien rempli.

- On n'est jamais vrai parce que les circonstances trichent. C'est comme au poker. On se donne l'air et c'est tout.»

Au fond du verre, sa sous-conscience lui répondit comme un interlocuteur charnel.

- Que veux-tu d'autre sinon paraître?

- Moi, rien de plus, mais les autres, les gens, les enfants...

- Tout le monde naît, et il en sera de même à l'avenir, dans un univers truqué.

- Mais malgré tout, il faut espérer le changement.

- Non, il faut plutôt le faire, c'est évident, non?

- Avant de rêver, on se rapproche le plus possible des songes pour repartir là, où il n'y en a plus. Et là, crois-moi, il faut commencer, tout commencer, toujours recommencer.

- C'est dommage ! Pourtant les grands moralistes abordent les actions de nécessité avec la finesse de leur esprit, jamais avec des actes.

- Il n'y a plus de grands moralistes d'ailleurs...

- Mon pauvre, il y en a trop même, le monde en craque, ils sont partout. C'est le drame...

- Ils sont les licenciés d'une entreprise mentale en faillite ou

les massacreurs de la parole.

- C'est bien dit, cependant il faut les confronter pour les anéantir. Ils s'abolissent en général dans le vide de leurs paroles et crois-moi, c'est beau à voir ce spectacle involontairement insolite, la rhétorique toute nue, privée de direction.

- Les larmes sont un souvenir avorté. Nous vivons dans une période où être ne suffit plus, il faut paraître et que le cher Moi jouisse. Mais là, il s'agit du Moi guerrier aux poumons forts pour inspirer à fond le cataclysme qui réduira en poussière la hiérarchie éducative, juridique, religieuse et neuf dixième de la population mondiale afin de créer sur les chantiers de la pensée occidentale le terrain d'essai, pour la société inter-cosmique. Après seulement, la vraie guerre, la troisième guerre mondiale, commencera.

- Oui, les temps sont devenus malaisés...

Sur ces entrefaites, l'alcool s'était infiltré dans le regard du Vicomte qui ne voyait plus guère les contours des objets qui l'entouraient; le milieu s'était dissous.

- Oui, j'irai voir Jessica.

Il descendit dans son garage, prit sa voiture et s'en alla. Il accéléra pour ne pas voir les images qui passaient, ouvrit la fenêtre, pour sentir la nuit mais ne roula pas longtemps; une légère ivresse et son aversion pour le volant l'avaient stoppé avant son but définitif.

Il rangea sa voiture devant la vitrine d'une galerie où l'art avait perdu son identité à force d'être utile. Tout en se garant, il pensait à ce que Pierre l'Os, un ami peintre, lui avait dit un jour:

- La peinture, c'est le moment. Le vide progresse mais le

néant est stable. Les gens que l'on rencontre aux vernissages ont une faim de loup, et une tête de cochon, remplie de subtilités linguistiques. Leur besoin de communiquer s'exprime devant les toiles abstraites où tout est permis. Les tableaux se défendent mal. En fait, ils n'ont pas de chance. Tant pis pour eux ! Notre pitié va aux gens qui meurent d'une dégénérescence graisseuse du coeur, les autres, on les déteste. Les tableaux accrochés dans le vide de l'espace ont raison quand ils argumentent avec le totalitarisme de l'injustice. Moi, j'ai une idée pour embêter les voyeurs des galeries: écrire les couleurs, composer un tableau, lettre après lettre, décrire la métaphysique picturale...

D'abord, on écrirait tout à la main, après on ferait la typographie et pour authentifier, il y aurait la signature du solitaire. Je voudrais supprimer toute impression picturale chez le spectateur pour le faire accéder à une réflexion transformative. Le visiteur, par la proximité immédiate de l'objet se sent contraint de lire le tableau, il est poussé à une attitude créatrice puisqu'il lui faut ressentir les impressions imaginaires des couleurs, des contours et même toute la création avec à l'arrière-plan une blancheur éternelle. L'objet observé se métamorphose ainsi sous le regard du sujet en un second créateur.

Avec quel acharnement je me consacrerai à une entreprise de ce genre. Je serais inimitable, personne ne m'arrêterait ! Je dédoublerais ma voix, je serais le haut-parleur qui n'est que le fanfaron d'une voix timide. Je serais une ampoule qui allume, une lumière qui éclate... Je te donne quelques spécimens de ma peinture écrite, je te donne quelques tableaux qui trahissent ma vision.»

Autour d'un billet usé
Le désert ocre s'étale.
Au coin, en bas, à gauche
une tache noire. 27 os
éparpillés forment un
demi-cercle. Une rue mène
vers une femme nue. Au
centre un trou marécageux.
Le ciel est rouge...
14 membres virils
Forment un tas d'immondices;
Des rats se précipitent
Leurs gueules sont écarlates
Parce qu'ils dévorent
Les pénis
A l'arrière-plan, la mer bleue,
près de ce monticule.
Une vieille à la poitrine
Décharnée - ses yeux horrifiés
Voient dans l'action des rats
La mort du temps.
Sa main droite saisit le vide -
A l'horizon
Le crépuscule du soleil levant...
Une femme d'une beauté exceptionnelle
représente la statue de la liberté;
le char de l'Etat dont une partie
seulement est exposée à notre regard,
pénètre dans son sexe. Elle se
dresse au sommet d'une fourmilière...
Un sablier sur la guillotine.
Le délinquant est la justice.
Tout cela se produit dans la

cavité buccale des masses
populaires esquissées...

Un

tampon-buvarde
ultra-dimensionnel

ayant

déjà

absorbé

la moitié

de

la

phrase:

la

vie

est

absurde...

Un cimetière de voitures

Devant un monument

Aux morts vulgairement
coloré.

Le ciel s'assombrit ...

On fréquente les galeries, soit pour y subir la réduction de l'ignorance, soit pour satisfaire la curiosité d'un m'as-tu-vu. On veut apprendre à comprendre en se confrontant avec les choses incompréhensibles, dans l'humiliation de l'admiration, pour se détruire, puisqu'il faut reconnaître une chose qui semble être inintelligible comme la création omniprésente d'un génie absent. Les tableaux dont on est entouré deviennent l'horizon et s'effacent dans le lointain de l'oeuvre par le bombardement permanent de l'inconnu qui semble être incompréhensible et dont l'espace reflète la profondeur.

Imagine une galerie sans lumière; les tableaux s'allumeraient d'eux-mêmes, les rayons froids des projecteurs balaieraient les cadres. Attention aux cadres, les cadres ne perdront jamais leur valeur, mais les chefs d'oeuvre? On devrait organiser une exposition: «Les cadres des chefs d'oeuvre non présents».

Ton esprit, est-il assez puissant pour concevoir un cadre pour le tableau suivant:

Sade danse avec la Sainte-Vierge dans un music hall obscur. Des tables avec des carafes d'eau dans une atmosphère de fumée et d'odeur de cigares malodorants. Trois autres couples dont on ne voit que la tête, le sexe et les chaussures, dansent avec eux.

Un cadre ! Quel cadre pour ce tableau ! Même si on enlevait l'image, le cadre délaissé trahirait encore cette vision...»

L'appel d'un quémandeur le fit sortir de ses méditations: «Vous n'avez pas cent balles pour un idéologue déçu?»

- Pour les idéologues, j'ai toujours tout, tenez, prenez, car si on ne lutte pas pour le rouge, il faut le boire», dit le Vicomte et il continua son chemin, en passant par la rue Bonaparte et se dirigea vers la place Furstemberg. Ce soir d'été était déjà fort avancé.

Un couple assis sous un réverbère; des amoureux, apparemment, se chuchotaient à l'oreille la vérité du soir. L'atmosphère paisible et réconfortante de ces lieux était trop idyllique pour englober les ordures du monde.

- Je suis à toi, mais tu le sais. Regarde comme le silence glorifie notre bonheur; les étoiles, la lune, tout y est !...

- Que veux-tu, notre bonheur est l'absolu, je suis le plus heureux des hommes.

- Je suis tellement heureuse quand toi tu l'es aussi, je me sens loin du monde, c'est l'instant qui compte. L'instant c'est l'éternité.

- Non, pour moi, l'instant est l'instant et l'éternité est la suite infinie de ces instants.

- Je t'aime, mais ne me tracasse pas avec ces inepties.

- Est-ce que tu crois aux mystères de l'amour?

- Donne-moi ta main, mets-la sur mon sexe et tu verras comme l'amour transpire.

Le Vicomte rit intérieurement, et en passant, jeta un coup d'oeil là où il y avait un arbre qui s'ennuyait, dans un coin loin des mots. Arrivé à la porte de l'immeuble, il se dit «courage» et commença à monter les innombrables marches en pensant à Jessica.

Jessica, la pianiste à l'iris impénétrable dans les yeux vert foncé dont les cernes témoignaient d'un passé voluptueux, avait trente cinq ans. Ses cheveux étaient coiffés avec soin, et pour leur donner un air plus majestueux encore, elles les avait noués dans un chignon compliqué. Un nez très étroit, une bouche aux lèvres fines lui donnaient l'apparence d'une réédition de la femme antique. Sa poitrine trop lourde peut-être, tombait quelque peu. Le bout de ses seins avait la taille du petit doigt d'un nourisson et les aréoles brillaient d'un éclat rouge foncé. Les seins, traversés de veines bleues, étaient mûrs, comparables à ceux des femmes qui avaient déjà accouché une ou plusieurs fois.

Elle avait la taille mince,. Son mont de vénus était géométriquement couvert d'un triangle de poils noirs, huit centimètres au-dessous du nombril. Elle était le prototype d'une femme qui, par sa simple apparition, force les hommes à se

rendre dans un urinoir public pour s'y masturber, elle était une femme dont la présence personnifiait l'atmosphère, elle ne pouvait être vue que sous un angle extrémiste.

Ses jambes mettaient les bas en valeur comme aucun mannequin de publicité n'aurait pu le faire. C'était un rêve pour PDG de l'industrie textile; ses mains, par contre, étaient nerveuses comme des pattes d'araignée, souples et belles. Chaque doigt avait son autonomie, mais l'ensemble formait l'union sacrée de la création musicale.

Jessica était d'une sensibilité extrême et, ayant cherché la perfection toute sa vie, elle avait succombé à l'impossibilité d'inscrire l'absolu dans le relatif. Les répétitions musicales et les actes sonores traduisaient un langage d'esthète, qui par rapport à la langue poétique transcrit l'angoisse du symbole. Lorsqu'elle jouait, la courbe de tension faisait place à une dimension plus ample.

Entre ses propres concerts, elle faisait partie d'un ensemble, et bien des gens disaient même que, sans elle, cet ensemble ne serait qu'un regroupement d'instruments lustrés dont l'éclat n'éclairait guère la salle de concert et dont le succès resterait dans le cadre invisible de la modeste médiocrité. C'était elle qui attirait les critiques, qui réunissait les gens de la presse voulant entendre du Brahms en pleine nuit, pour passer le temps, tout en se rongant les ongles et en baillant dans le vide. Il en était ainsi, lorsqu'elle abandonnait son Moi individuel au Moi collectif du groupe. On lui fit croire par le double fond du mot qu'elle était irremplaçable, on lui baisa ses mains osseuses tout en regardant sous la table et en faisant fi de l'honnêteté.

Jour et nuit Jessica jouait du piano et ne s'arrêtait que pour regarder parfois le blanc du mur d'en face, derrière lequel

se cachait une plage illimitée, une mer trop bleue, la solitude à petites doses et l'ombre d'un train en partance. Malheureusement, il arrivait trop souvent que le train parte à son insu sans tenir compte de l'horaire, il retournait vers l'enfer et l'ombre se mettait à rire. Une fois qu'un admirateur éperdu lui demandait pourquoi elle était devenue pianiste, elle répliqua que c'était le contraste entre le blanc et le noir qui la fascinait et l'ensorcelait depuis sa plus grande jeunesse.

Un miroir suspendu à gauche de son piano recouvrait tout un pan de mur et reflétait uniquement l'extase vivante. Il jouait le rôle d'un surveillant, cependant cette fonction s'était dénaturée rapidement à cause de la virtuosité de Jessica. De temps en temps il voulait se briser, pourtant il ne réussissait pas. Le monde de l'extérieur se métamorphosait en monde intérieur et c'est là qu'il avait son empire.

Après chacun de ses concerts, ils venaient tous :

Chats castrés avec leurs paroles visqueuses,

Lunettes d'écaille avec l'accent,

Manteaux de fourrure qui avaient oublié leurs propriétaires,

Cris de jubilation dans des bas de nylon,

Cannes qui pouvaient dire seulement: c'était...

Que celui qui ne croit pas être mentionné veuille me pardonner,

il a ma promesse qu'à la prochaine occasion convenable,
le tour sera le sien.

On ressent les souffrances physiquement si les chaussures

serrent, si l'on est torturé, si une brosse à dents dont les poils sont trop raides écorche les gencives, si l'on cherche à se suicider avec une dose de poison trop mince, si un rhinocéros poursuit un aveugle, mais avant tout, si l'atmosphère est brûlée avec un: «Maître, vous étiez sublime, vous m'avez transporté au-delà de la musique, vous m'avez touché dans mes aspirations les plus secrètes.»

Un samedi matin, Jessica se leva, bailla conformément à la loi, puisqu'elle n'avait dormi que quatre heures comme cela arrivait si souvent, elle se dirigea vers son piano à queue, ouvrit le couvercle et, avec une certaine difficulté qui ne manqua pas de l'étonner, elle commença à s'exercer pour son prochain concert, qui comprenait quelques morceaux dodécaphoniques et les «Préludes»

N° 12 do-majeur, Op. 32 N°1,

N° 16 sol-majeur, Op. 32 N°5,

N° 21 si-mineur, Op. 32 N° 10

de Rachmaninov.

Au dehors, une pluie torrentielle tombait, mais elle ne s'en apercevait pas, de même que sa corbeille à papier renversée ne semblait pas non plus la déranger. Elle travaillait à son piano comme si c'était la dernière fois lorsque le couvercle tomba brusquement. Jessica essaya de le rattraper mais c'était trop tard, le couvercle, en tombant, lui cassa les quatre doigts de la main gauche. Le sang coula sur les étré sillons en fer, dans le cadre retentit encore le dernier accord mineur. Jessica laissa de nouveau errer son regard sur le mur blanc où il n'y avait plus ni mer, ni plage. Elle resta immobile, quelques instants, et entendit ces mots, si souvent prononcés: «Jessica, tu es irremplaçable !»

Son concert, après un long et dur combat avec les petites salles en désaccord parfait avec son génie, était fixé deux semaines plus tard en un lieu tristement célèbre car elle jouait sur la même scène où Artaud joua l'unique fois «Les Cenci». Mais comment peut-on jouer génialement quand l'entourage est détestable? Quand le chef d'orchestre de l'ensemble eut connaissance de cette nouvelle, il songea aussitôt aux remplaçants éventuels, choisit le meilleur et décommanda Jessica le jour même.

Jessica sortit de convalescence deux mois plus tard, et reprit immédiatement son travail mais le petit doigt restait un peu déformé ce qui ne faisait aucun tort à sa virtuosité. Elle voulut reprendre sa place dans l'ensemble parce que cette mélodie revenait sans cesse à ses oreilles: «... irremplaçable», un mythe qu'elle prenait pour une réalité.

Elle retrouva le groupe en plein travail, mais on avait mis au coin son tabouret parce que le nouveau pianiste était beaucoup plus petit, presque un nain. Le chef d'orchestre lui dit: «Ma chère amie, tu as certainement lu quel grand succès a eu notre concert, c'est pourquoi j'ai décidé de garder la composition de l'ensemble présent, je suis sûr que tu le comprendras, sinon qui d'autre le pourrait».

Jessica qui passait pour l'unique, le génie naissant, avait déjà été remplacée. Elle quitta la salle de concert, faiblement éclairée et rentra chez elle, croyant à la musique, mais remplie de haine pour la parole.

Quand le Vicomte arriva chez elle, Jessica était dans un état de dépression artistique et lorsqu'elle commença à ne boire que la moitié de son café, disant que le temps lui faisait défaut, puisqu'il lui fallait jouer pour exister, il ne put la comprendre.

- Bonjour Vicomte ! Quelle heureuse occasion me vaut votre visite ?

- Je partirai dans une semaine, je me retire de toute vie active, je ne vivrai que pour moi en compagnie d'objets et de chiens. Pendant des années, j'ai essayé de parler avec des êtres jusqu'à ce que leur idiotie m'ait ouvertement témoigné l'impossibilité d'une véritable conversation avec les hommes. On échange des mots, on réunit des concepts ou on expose des idées mais on ne peut jamais se comprendre, puisque chacun parle avec des termes qui ne sont intelligibles qu'à soi-même.

- Vous avez donc choisi la fuite dans le silence du langage, dans l'état d'immobilité linguistique qui se taira quand les hurlements des chiens s'exprimeront.

- Je le dirai autrement. Le mot, c'est la nuit, un tombeau d'inspiration. Les gens qui n'ont rien vécu parlent toujours de l'impossibilité et de l'importance de l'expérience du passé. Le comédien donne tout son amour pendant la durée du spectacle. Il ne se limite pas, il s'épuise. Après quoi, une fois rentré dans sa chambre, il est l'être le plus seul au monde car il n'a plus rien à donner, il s'accroche au dossier de sa chaise pour ne pas tomber. C'est triste de voir les gens qui n'ont pas d'identité, c'est encore plus pauvre que la misère du quotidien.

- Regardez-moi, Vicomte ! Pendant trois ans, je n'avais rien du tout, pas un rond ! Rien ! Je ne mangeais que ce que les autres m'avaient laissé dans leurs assiettes après un repas copieux. On m'appelait «l'éternelle fauchée». Si quelqu'un me disait «tu n'as pas d'argent», je répondais oui, si quelqu'un me décrétait «tu es dans un état abominable», j'en convenais, mais quand on me laissait entendre

que j'étais pauvre, alors là, je réagissais violemment. Non la pauvreté n'est jamais le miroir d'une situation monétaire, d'une expression linguistique ou d'un simple manque d'argent, elle est plutôt l'expression d'un manque spirituel ou d'un vide intérieur. Les riches qui achètent le bonheur des déshérités en recherchant la possession d'objets morts sont les vrais misérables de la pauvreté.

- Vous êtes joliment aimable, mais les choses ne se présentent pas toujours de la même manière. Voyez-vous, les objets sont supérieurs aux hommes: ils ont leur fin en soi. Je préfère n'importe quel soliloque devant un objet, à la plus importante conversation avec un homme. Ecoutez et prenez note: l'homme est capable de tout faire, à condition qu'il ait de la haine devant lui. L'amour ne fait que la moitié du chemin. On ne s'engage jamais à quoi que ce soit, on se contente toujours de faire un compromis dont la suite est parfois une démarche à travers la confrontation. Aucun animal autre que l'homme ne peut se hisser jusqu'au niveau où l'on déteste vraiment l'autre comme l'autre part de soi-même. L'animal en tant que tel est l'homme parfait de mauvaise foi.

- Vicomte, je ne me déguise pas, peut-être par manque d'accessoires ou simplement du fait que le masque d'un être déjà absurde par lui-même ne peut être qu'un non-sens total. Je vous le dis, j'ai peur pour vous; ce n'est ni l'ombre, ni l'avenir, c'est la présence qui devient passé, un passé qui meurt hors du temps. Pour moi, vous commencez à mourir et pourtant je vous aime.

- On peut tout donner à une femme: son corps sans y penser, le cœur avec négligence mais on se donne à soi-même le coup de grâce, si l'on offre son âme. Dans une déclaration d'amour il y a de la perte du Moi, ce noyau de l'individua-